

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît avec une gravure coloriée, tous les cinq jours; le 15, avec deux gravures. (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15.

LE MOYEN D'EMPLOYER SA JOURNÉE,

Par un Jeune Homme dont l'éducation est achevée.

Ah ! mon Dieu, Monsieur le Journaliste, que la journée est longue ; quand on ne sait ni grec ni latin ! on peut lire le Journal des Modes et même le Journal des Débats ; mais enfin, cette lecture finie, que faire ? prendre un roman ? j'en suis las ; faire la cour à une jolie femme ? c'est aller de roman en roman ; monter à cheval ? cet exercice met le genou en dedans, et empêche de bien danser ; se promener ? fi, comme tout le monde, à pied ! ah ! si mon cordonnier, si ma maîtresse, si mes amis me voyoient à pied dans les rues, je serois perdu. Que faire ? voici le moyen que j'ai tout nouvellement pris.

A midi, je sors de chez moi, et jettant un oeil de dédain sur la Bibliothèque, sur le Muséum, sur la galerie du Louvre, sur le Lycée, et autres établissemens où l'on se remplit le cerveau de sciences et autres choses inutiles, je vole avec empressement chez mon tailleur : tous les garçons font un cercle autour de moi. Eh bien, leur dis-je, qu'y a-t-il de nouveau ? combien de boutons à l'habit ? porte-t-on des pattes ou non ? le collet est-il en schall ou en jupon ? la taille est-elle large ? les pans sont-ils quarrés ? fait-on les revers en éventail ou en coquille ? — T. C'est tout comme avant-hier, Monsieur. — Comment, une mode qui dure depuis deux jours ? Du drap, des ciseaux, des modèles, des patrons !!! Je me sens tourmenté du besoin de créer ! mon génie s'échauffe, et je ne bougerai point d'ici que je n'aie changé la forme des fracs modernes. Aussi-tôt je coupe, je tranche, je taille, je rogne, les garçons se mettent à l'ouvrage, et le soir on m'apporte un habit bien ou mal fait, mais au moins dans le goût le plus nouveau. En sortant de chez mon tailleur, je cours chez mon perruquier, où j'en use de même : nous plaçons une perruque à la Titus sur un buste en carton, et là, nous papillotons, nous éméchons, nous badinons les cheveux de telle manière que la perruque est méconnoissable après notre expédition. Avant de rentrer, je passe chez mon cordonnier, o

nous étudions aussi les moyens d'introduire la mode dans sa boutique ; tantôt nous mettons les revers en dedans , tantôt en dehors , un jour il faut que la botte colle à la jambe comme un bas de soie , et pour la mettre , on a besoin au moins de l'aide de trois ou quatre hommes ; un autre jour les bottes sont larges comme les culottes modernes ou les pantalons d'un marinier. Aujourd'hui la botte sera si courte , qu'elle n'atteindra pas le mollet ; demain elle passera la jambe et viendra botter jusqu'à la cuisse.

Toutes ces expériences faites , je rentre chez moi , j'attends mes artistes , et une fois revêtu de mes sublimes inventions du matin , je vais chez Cydalise , chez Mondor , aux Bouffons , à Frascati , à l'Opéra. Ah ! mon Dieu , quel genre ! quel muscadin ! dit le peuple ; quel fat ! disent les gens sensés ; comme il est gentil ! s'écrient les courtisannes ; comme il est aimable ! s'écrient les femmes honnêtes ; et les jeunes gens du bon ton répètent , en pâlisant de jalousie , comme il est bien mis ! quel ton ! que de goût ! que de nouveauté !

Le lendemain , mes amis m'envoient demander ma nouvelle perruque , mon nouvel habit , mes nouvelles bottes. Je les leur envoie , ou plutôt je les leur porte moi-même ; et là , leur expliquant le fini du travail , la grâce de l'invention , je leur apprends que tels sont les effets de mon sublime génie.

Voilà la journée passée ; le lendemain j'invente , je me montre ou j'enseigne ; et voilà , Monsieur , comme un homme bien élevé sait passer ses momens d'une manière tout-à-fait instructive sans le secours de Boileau , de Voltaire , de Racine , et autres Olibrius de ce genre.

Tout à vous ,

FUTILISSIMUS , *Habitant de Paris.*

ELOGE DE LA COQUETTERIE.

Air : { *Il faut des époux assortis.
Femmes qui voulez éprouver.
Comme j'aime mon Hypolite.
Grace , esprit , sentiment , bonté.
De la Soirée orageuse.*

Il faut avoir plus d'un amant
Pour passer doucement la vie ;
La constance n'offre souvent
Que langueur et monotonie ;
Chez l'aimable Variété
Le Plaisir fait sa résidence ,
Et n'a pour l'Uniformité
Que des égards de bienséance.

Quand on possède mille attraits ,
Pourquoi n'accueillir qu'un hommage ?

Tel cœur est séduit par les traits ,
 Tel autre l'est par le corsage :
 Femme qui cède , en pareil cas ,
 Le bien où chacun d'eux aspire ,
 Ne veut qu'aucun de ses appas
 Soit un souverain sans empire.

Du tendre amant qu'elle chérit ,
 Loin que l'absence la désole ,
 A son départ Cloé sourit ,
 Déjà son rival l'en console ;
 Mais sur ce rival , au retour ,
 L'absent obtient la préférence ;
 On lui peint par cent traits d'amour
 Le vuide et l'ennui de l'absence.

Se rencontrent-ils tous les deux
 Près de leur fidelle conquête ?
 C'est alors qu'il est curieux
 Le manège de la coquette :
 Soupirs , regards qu'on place bien
 Dépaysent leur jalousie ;
 Tandis qu'on serre à l'un la main ,
 Sur le pied de l'autre on appuie.

Vous qui vous rendez sans raison
 Censeurs de la coquetterie ,
 Ah ! goûtez du charmant poison
 Qu'elle offre en sa coupe fleurie :
 Chaque coup d'épingle au traité
 Rend votre infidelle adorable ;
 On ne la voit , en vérité ,
 Jamais plus tendre et plus aimable.

Sur-tout ne faites pas semblant
 Du plumet dont on vous décore ;
 Seule modeste en son talent ,
 La coquette veut qu'on l'ignore.
 Que de Colin-Maillard , toujours ,
 Le bandeau ceigne votre vue ;
 Le charlatan cesse ses tours ,
 Dès que la trame en est connue.

BANSET.

Portrait d'une Femme qui réunit les grâces à la beauté.

Sortie belle des mains de la nature , Aglaé développe à seize ans tous les charmes qui rarement se trouvent réunis sur la même personne , et en forment un tout ravissant et accompli. Une peau aussi fraîche qu'éblouissante par sa blancheur , contraste délicieusement avec le noir mat de ses cheveux longs et bouclés , et donne à ses grands yeux bruns une expression , une vivacité que peut seule tempérer la douceur de son ame. D'une taille moyenne , mais svelte et élégante , il y a dans tout son être un ensemble de grâces , de moëlleux et d'aplomb qui donne un charme inexprimable à ses moindres mouvemens. Presque toujours vêtue

d'une simple robe de mousseline blanche et légère, et qui se drape agréablement sur son corps élastique, on devine, malgré l'extrême décence de sa mise, la beauté des formes que lui a donné la nature; son regard est ravissant, et sa voix porte au cœur, puisqu'il est difficile de la voir sans l'admirer, et de l'entendre sans être ému.

Son port réunit autant d'agrémens que sa figure : un maintien droit sans affectation, une attitude aisée, une contenance gaie et modeste, une démarche ferme sans pesanteur, et légère sans précipitation, une entière flexibilité d'organes pour prendre facilement tous les airs convenables aux égards de la société; voilà ce qui distingue Aglaé dans les cercles ou aux promenades, et ce qui fixe sur elle tous les regards.

*Extrait du Miroir des belles Femmes, ou l'art de relever par les grâces, les charmes de la beauté; traduct. libre de l'anglais par D***. 1 vol. in-12 de 144 pag. A Paris, chez Dubroca, libraire, rue de Thionville, n°. 1760. Prix 1 fr. 50 c. et 2 fr. port franc; papier vélin, 5 fr. et 5 fr. 50 centimes.*

L E D É L I R E ,

Ode anacréontique.

Quel Génie ou quel Dieu m'a soufflé son délire?
D'où naissent, tout-à-coup, ces rapides transports?
En vain, pour les calmer, j'ai recours à ma lyre;
Ma lyre se refuse à de nouveaux accords.

Je sens, de veine en veine, une ardeur dévorante,
A flots précipités, circuler dans mon corps :
Mon ame, en ces instans, sur mes lèvres errante,
Semble vouloir briser ses fragiles ressorts.

Je n'entends plus la voix qui charmoit mon oreille;
Les lieux que j'habitois, soudain, sont disparus;
Ma langue est enchaînée... et cependant, je veille!
Sans mes desirs brûlans, je croirois n'être plus.

A ces traits, plus long-tems, puis-je vous méconnoître,
Père de la vendange, et toi, fils de Vénus!
Tous vos feux réunis ont passé dans mon être :
Salut, puissant Amour! salut, divin Bacchus!

Oui, malgré les fureurs où ton pouvoir me livre,
O couple révérent dont mon cœur a fait choix,
Fidèle à mes sermens, je cesserai de vivre,
Plutôt que de cesser de respecter tes loix.

Venez, jeunes Beautés, aimables Bayadères,
Venez me prodiguer vos secours généreux.
Que, tressés par vos mains, les flexibles lierres
S'anissent, sur mon front, aux myrthes amoureux!

Que vos baisers sont doux , ô mes belles maîtresses !

Ce vin que vous versez , qu'il est délicieux !

Femmes ! enivrez-moi de nectar , de caresses...

Ainsi , j'aurai rempli les ordres de mes Dieux.

J. P. CHEVALIER DE SAINT-AMAND.

N A Ï V E T É .

Un jeune gars se disputoit

Et n'épargnoit aucune injure :

Le rival qui lui ripostoit

Etoit enfant de la nature ;

Où , s'il faut m'exprimer sans art ,

Le pauvre diable étoit bâtard.

Après tous les propos d'usage

Que peut enfanter à leur âge

Le dépit le plus acharné ,

Le premier , toujours obstiné ,

Dit à l'autre enfin dans sa rage :

« Oses-tu t'égalér à moi ,

» Chien d'enfant qui n'a point de père !

» Oh ! reprit-il plein de colère ,

» J'en ai peut-être plus que toi.

JOUSLIN DE NORAY.

On ne peut nier que le vœu de la nature , en créant les femmes , n'ait été de les consacrer principalement à l'emploi de mères. Toutes leurs qualités semblent annoncer cette sainte destination , et peu de leurs imperfections empêchent qu'elle ne s'accomplisse. Remarquons , en effet , que ces torts d'irréflexion , de légèreté , de frivolité , de manque de suite dans leurs idées , disparaissent , dès qu'il s'agit de leurs enfans. Il est peu de femmes qui , devenant mères , ne perdent quelques défauts , et ne s'acquièrent quelques vertus. Le changement qui se fait dans le cœur et la tête d'une jeune femme , en ce moment , est une des choses les plus intéressantes à observer. Est-elle coquette , sensible , entraînée par les passions ? tranchons le mot ; a-t-elle eu même une foiblesse ? l'instant où son enfant fait entendre ses premiers cris , semble toucher en elle une corde nouvelle qui rend les autres plus sourdes et moins puissantes ; qui , par une vibration douce et prolongée , répand un charme subit dans toutes les parties de son être. La moins pure , alors , est plus mère que maîtresse ; et si l'époux et l'amant arrivent à la fois , le premier regard se porte sur le père ; l'amour ne peut l'obtenir , et s'étonne de voir son ascendant suspendu.

Supposons , au contraire , qu'un homme épris d'une maîtresse , retourne près de sa femme , à l'instant où celle-ci vient de le rendre père ; l'empire de la nature exerce ses droits sur lui avec moins de force que sur les femmes. Les premiers cris de son enfant l'occupent aussi , mais sans l'attacher uniquement. Il l'em-

brasse , recueille sa première caresse ; mais il pense même , en le serrant contre son sein , que l'amour l'attend et l'appelle ; il s'arrache bientôt au bonheur , pour voler au plaisir.

JOS. ALEX. DE SÉGUR.

Extrait d'un Ouvrage nouveau sur *les Femmes* ;
3 vol. in-12 , chez Treuttel et Würtz.

LE VENT.

On sait que depuis peu le vent
A pris sur nous un grand empire ;
Lui seul donne le mouvement
A ce beau monde qu'on admire.
On est poussé , placé par lui ;
Il dérange , il renverse , il chasse ;
Et c'est ce qui fait qu'aujourd'hui
Si peu de gens sont à leur place.

C'est au vent que l'ambitieux
Doit les progrès qu'on lui voit faire ;
Et l'art d'éblouir tous les yeux
Par un tourbillon de poussière.
Déjà le peuple prosterné
Encense sa grandeur frivole ;
Le tems fuit , le vent a tourné ,
Adieu le prestige et l'idole.

Le vent est sur-tout à Paris
Le zélé courtisan des belles :
Sous le titre de vent-coulis
Il s'introduit dans les ruelles.
Avec les amans seul d'accord ,
Pour eux il devient favorable :
Chez les maris il est au nord ,
Chez les femmes au variable.

La beauté dont le sein charmant
Echappe à la gaze légère ,
Attribue aux efforts du vent
Ce que sa main seule a su faire.
Puisqu'il ne faut que ce talent
Pour tourner les plus fortes têtes ,
Comparons les femmes au vent ,
Et les hommes aux girouettes.

MAD. PERRIER.

COUPLETS sur des *Vers* à soie qu'une jeune Demoiselle
s'amuse à élever.

Air de Joconde.

Aimable et tendre vermisseau
Qui passez votre vie

A filer votre heureux berceau
 Sous les yeux de Julie;
 Epargnez le feuillage vert
 Que sa main vous présente;
 Laissez-nous rêver à couvert
 Au mal qui nous enchante.

C'est dans la chaleur de son sein
 Qu'Amour vous fit éclore.
 Est-il un plus charmant destin ?
 Que vous faut-il encore !
 J'aurois tous les Dieux pour rivaux
 Auprès de ma bergère,
 Si, comme vous, par mes travaux,
 J'étois sûr de lui plaire.

De votre tissu précieux
 Vous nous cachez la trame :
 Ainsi, je dérobe à ses yeux
 Le secret de mon ame.
 Mon cœur, de sa douce prison,
 Trouve en vous le modèle :
 Mais vous deviendrez papillon,
 Et je serai fidèle.

F***, de Pont-Audemer.

LOGOGRIPE.

Lecteur, pour moi point de milieu :
 Avec ou sans ma queue, au gré de ton envie,
 Ou je suis roide comme un pieu,
 Ou je jase comme une pie.

Le mot du Logogriphe inséré dans le numéro dernier, est,
Crime.

La douzième livraison des ANNALES DE STATISTIQUE qui vient de paraître, complète la première année de cet ouvrage périodique, aussi recommandable par le nom de l'auteur (*Louis Ballois*, jurisconsulte, membre de l'académie de législation), que par la science importante à laquelle il est consacré.

On s'abonne à Paris, au Bureau des *Annales*, quai de l'Horloge du Palais, n°. 42. Le prix de 12 livraisons publiées de mois en mois, est de 24 fr. et 30 fr. port franc.

M O D E S.

Le vert pomme, pour les capotes de petit taffetas, est la couleur favorite, on en fait aussi en gros vert, en rose, en jaune serin, en jonquille et en lilas. Les lingères font autant de ca-

potes que les modistes. La mode des capotes de perkale reprend faveur ; elles sont ordinairement cannelées sur la passe et garnies de plusieurs plissés. Quelques modistes emploient du filet de coton , qu'elles appliquent sur du Florence de couleur , ou blanc , pour faire des capotes. Les lingères ont les premières employé ce genre de filet pour faire des cornettes ; mais la mode n'a pas pris. Dans plusieurs magasins de modes on voit des bonnets négligés de crêpe blanc , ornés de traverses d'un ruban très-large , plissé en gueule de loup. Il seroit difficile de dire laquelle est la plus commune , de la garniture de ruban découpé et chiffonné en ruche , ou de la garniture en gueule de loup. Les rubans les plus nouveaux sont sergés et satines. On porte toujours les chapeaux de paille à très-grand bord et en paille jaune. Un petit demi-fichu en marmotte figure assez souvent dessus. Se faire tondre est toujours la mode par excellence. Sur la nuque et sur le derrière de la tête , les cheveux seroient trop longs s'ils avoient plus de huit jours : on ne les laisse croître que vers le sommet de la tête : là , ils sont crépés et réunis en grosse touffe. Comme les fraises font partie essentielle de la mode , chaque jour il en paroît de formes nouvelles ; les dernières sont à très-gros bouillons : il n'est pas rare d'en voir qui fassent partie du fichu-chemise. Les couturières n'emploient presque que du blanc en tuniques juives et en robes rondes : ces deux espèces de vêtement admettent toujours force garnitures. Un fichu de couleur tantôt en soie , tantôt en toile peinte pend à l'ordinaire , au col des femmes élégantes. Ce fichu lâche fait si essentiellement partie de la toilette , qu'on le met quelquefois par-dessus un fichu blanc. Les tailles sont tontes très-longues , aussi longues que du tems des corps de baleine. Quelques joailliers font mettre sous glace , dans le ceintre d'or des peignes , des corbeilles de fleurs faites avec des plumes d'oiseaux à plumage riche , tels que colibris , sa-criers , etc.

EXPLICATION DE LA GRAVURE, N^o. 475.

Les cheveux coupés presque raz sur la nuque , moins courts vers le sommet de la tête , tant soit peu hérissés et dirigés vers le front. Les petits maîtres ont tout le derrière de la tête tondu ; au-dessus du front , leurs cheveux sont plus longs : les pointes du col de leur chemise sont aussi plus saillantes que ne l'indique la gravure. La mode prescrit rigoureusement que les deux basques de l'habit s'entrouvrent et laissent voir la culotte. L'attitude qu'offre la figure gravée fait partie de la mode : dans une réunion de cinquante individus de la classe opulente , on en trouveroit vingt copies.

Tout ce qui est relatif à ce Journal , doit être adressé , port franc , au citoyen La Mésangère , rue Montmartre , n^o. 152 , près celle du Mail , vis-à-vis le café de la Victoire.